

Le poulailler de Peter Israël

Pierre Brodin

Volume 9, Number 4 (52), July–August 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brodin, P. (1967). Review of [Le poulailler de Peter Israël]. *Liberté*, 9(4), 136–138.

les écrits américains

le poulailler de peter israël

Peter Israël est un jeune écrivain américain — probablement un des plus brillants, vigoureux et originaux de sa génération. Son oeuvre, nourrie de culture européenne, aurait pu être écrite par un Français. Le « poulailler » qu'il nous décrit dans son roman *The Hen's House*, nous fait songer à l'*Animal Farm* d'Orwell, à 1984, à *Huis Clos*, au *Procès*. Il appartient à la tradition de conte philosophique, intelligent, lucide et pessimiste, beaucoup plus qu'au courant réaliste-optimiste illustré par les *best-sellers* américains des cinquante dernières années.

Le héros du livre, anonyme pendant les cent vingt premières pages, est désigné, pour la commodité du lecteur, par la lettre « Y ». Plus tard, son prénom nous sera révélé; mais Simon restera Y, un « numéro ». En fait, nous apprendrons, à la fin de l'ouvrage, qu'il est le « cas 24 M 06 ».

Y est enfermé dans une chambre-cellule. Est-il prisonnier, malade, mort, vivant, inadapté? Le « poulailler » est-il une maison de détention, un asile ou un hôpital? ou peut-être un camp de concentration? Y se demande, tour à tour, si ce n'est pas l'Enfer, le Ciel ou le Purgatoire.

Le décor est, en tout cas, uniforme et sinistre: le « poulailler » est un complexe de cellules isolées et de corridors nus, menant à de mystérieuses pièces qui ressemblent à la fois à des chambres criminelles et à des cabinets psychiatriques.

Dans ces pièces siège la « Poule », dont nous saurons le nom au bout d'un certain temps. Ce « docteur Maartens » qui est peut-être un vrai « docteur », est un petit homme chauve à lunettes, aux « lourdes hanches », grassouillet comme certaines directrices de pensionnat; patient, bienveillant, presque apologé-

tique, il persuade, cajole Y, mais surtout l'écoute en fumant sa pipe, tel un psychanalyste-confesseur.

Y essaie de comprendre sa situation, mais il a de la peine à raisonner clairement dans ces chambres sans fenêtres, sans horloges, dans ces locaux interchangeables, où il passe son temps, handicapé par une mémoire imprécise, par des hallucinations angoissantes et, peut-être, par la suggestion insidieuse du Dr. Maartens, à tenter de faire le point sur lui-même, ou à rêver à son passé.

Vers le milieu du récit, Y est mis en présence de cinq autres individus, « détenus » (?) comme lui, dont le plus intéressant est Z, qui semble avoir « résisté » en frappant un « fonctionnaire », a-t-il voulu tenter une « thérapie de groupe » ? A-t-il eu l'intention de préparer Y à sa tâche future de « leader » dans la société de chef de cellule dans le « poulailler » ?

Finalement arrive le jour du « procès ». Y et les cinq autres accusés plaident « coupables ». Mais Y qui, répondant de travers (c'est-à-dire conformément à sa nature profonde) à la question d'un « juge », n'a pas reconnu ses « crimes », est déclaré « innocent », exclu de la Société et renvoyé au « Lieu d'Origine ».

Le « Comité » — c'est-à-dire les supérieurs du Poulailler — tape légèrement sur les doigts de Maartens, dans son « Rapport final », parce que le « docteur a employé des procédés d'expérimentation inorthodoxes :

« De l'avis du Comité, le Cas 24 M 06 était, et est demeuré, un produit d'illusions-types, que des autorité précédentes ont caractérisés, en gros, comme « le culte de la personnalité » ou l'hérésie de l'individu », mais qui, selon l'expression en usage dans la société, sont appelés « l'hérésie de l'innocence ».

Le Poulailler est un roman étrange, parfois difficile à suivre dans ses circonvolutions, mais extrêmement prenant. Y est un homme qui, comme nous tous, a souffert de la condition humaine et d'une existence écrasée par une société matérialiste, bureaucratique et déshumanisée, dans des villes tentaculaires, monstrueuses, infernales, qui laissent extrêmement peu de place à la liberté individuelle.

Il est, comme tout le monde, coupable. Coupable d'exister. Il doit reconnaître sa culpabilité et sa non-liberté s'il veut se faire accepter de la Société. Il doit se soumettre, accepter ce qu'il ne comprend pas, ce qu'on ne lui permettra jamais de comprendre. Il doit se soumettre à la Bureaucratie des Puissances Supérieures. Il doit se rendre compte qu'il n'y a, dans l'optique de celle-ci, ni bien ni mal, mais seulement des idées exactes

(*accurate*) et inexactes (*inaccurate*). L'homme adapté, le citoyen parfait vit dans un admirable vide éthique et métaphysique.

Ce résumé du livre ne donnera qu'une idée imparfaite de ses qualités : l'auteur a beau nous faire penser à Kafka, à Sartre, à Orwell, son roman est différent et, quoique assez effrayant dans ses résonances, mérite d'être lu. La logique inexorable du « poulailler » n'est-elle pas, à bien des égards, celle du monde de demain ?

PIERRE BRODIN

Peter Israël, *The Hen's House* (New-York, Putnam's 1967, 255 pages, 4 dollars 95).